



**HAL**  
open science

# Réseau et clientèle au sein du corps médical français de Philippe V

Catherine Désos

► **To cite this version:**

Catherine Désos. Réseau et clientèle au sein du corps médical français de Philippe V . 2014. hal-01845653

**HAL Id: hal-01845653**

**<https://hal.science/hal-01845653>**

Preprint submitted on 20 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Réseau et clientèle au sein du corps médical français de Philippe V

---

## L'exemple de Blaise Beaumont, chirurgien du roi\*

En octobre 2014 a eu lieu à l'Université de Cordoue un séminaire interdisciplinaire et international réunissant les équipes de travail dédiées au projet d'édition de la correspondance entre Philippe V et Louis XIV (CO.FE.LU), à l'étude des cours française et espagnole pendant la guerre de Succession d'Espagne (CO.MA.VE) et à l'enrichissement du dictionnaire biographique en ligne (*Diccionario biográfico Plutarco XXI*<sup>1</sup>).

Outre que ce dictionnaire participatif est moderne et facile d'utilisation, la période qu'il couvre (1650-1750) embrasse un grand nombre de personnalités essentielles pour comprendre le tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en Europe. Les fiches, très complètes, permettent de suivre chaque personnage, ou groupe de personnages selon une matrice bien définie : lignage, famille, réseau social et clientèle. Ces items montrent l'exhaustivité du dictionnaire pour situer avec justesse les hommes dans leur temps. L'accent est mis ensuite sur les fonctions publiques occupées et l'implication du personnage dans les événements de son époque. On s'intéresse aussi à ses biens, ses propriétés et sa situation financière. Pour finir, la culture de l'individu est évaluée à l'aune de ses études, de ses publications, de sa bibliothèque ou de ses activités religieuses et autres œuvres de charité.

En situant un personnage dans son milieu, ses fonctions et sa famille, on l'inscrit au mieux dans l'histoire. Nous en avons fait l'expérience dans des publications antérieures sur le P. Guillaume Daubenton, confesseur jésuite du roi ou sur le marquis de Louville<sup>2</sup>. Le cas de Blaise Beaumont, chirurgien du roi, en est une autre illustration. De par son réseau professionnel, il s'inscrit brillamment dans le mouvement d'ouverture de la médecine espagnole aux nouveautés européennes ; de par sa nationalité et les alliances contractées au sein de sa famille, il occupe une place avantageuse dans la petite colonie française réunie à Madrid et à la cour.

Cet article répond donc aux impératifs du *Diccionario biográfico Plutarco XXI*. A l'issue de la première partie qui brosse le milieu professionnel et le cadre de vie général dans lequel s'inscrit notre personnage, nous nous pencherons sur sa carrière et son enseignement. En dernier lieu, nous nous attacherons à décrire sa vie personnelle et familiale ainsi que les stratégies matrimoniales mises en place pour permettre à ce Français, en pays étranger, de reconstituer des appuis utiles pour lui-même et ses enfants.

---

\* Ce texte est tiré de la communication effectuée le 10 octobre 2014, dans le cadre d'un séminaire organisé à la Faculté de Philosophie et de Lettres de Cordoue sur le thème : « Biografías fabricadas con palabras, palabras que hacen Historia ». Biografías y Procesos desde las perspectivas de la Historia, la Traductología y la Literatura (1650-1750), sous la direction scientifique du Pr. José Manuel de Bernardo Ares et la coordination de Juana Salado Santos.

<sup>1</sup> Plutarco : <http://biografias1650-1750.org/sp/>

<sup>2</sup> C. DÉSOS, *La vie du R.P. Guillaume Daubenton (1648-1723). Un jésuite français à la Cour d'Espagne et à Rome*, Cordoue, 2005 ; biographie du marquis de Louville dans le dictionnaire biographique en ligne : [http://www.biografias1650-1750.org/es/index.php/ALLONVILLE\\_Charles\\_Auguste\\_d.](http://www.biografias1650-1750.org/es/index.php/ALLONVILLE_Charles_Auguste_d.) [2010]. Accès sur identification.

## 1. Le corps médical français au sein de la cour madrilène : des réseaux et des hommes

### a) Galerie de la faculté française

En 1701, l'entourage de Philippe V, lors de son départ de France, fut constitué avec le plus grand soin et ne comptait pas une suite nombreuse<sup>3</sup>. Il s'y trouvait un médecin, un apothicaire et un chirurgien. Sans doute faisait-on davantage confiance à ces Français pour soigner le jeune roi d'Espagne qu'à leurs homologues espagnols dont on ignorait tout à Versailles. Le roi d'Espagne fut fidèle, durant tout son règne, à confier les premières charges médicales à des Français. Seule, la fonction de premier médecin du roi finit par échoir à l'Italien José Cervi, en 1729, conseiller tout autant que médecin des souverains, appelé en Espagne par Elisabeth Farnèse dès 1717.

Se succédèrent auprès du roi :

- Honoré Michelet, premier médecin (1701-1707)
- Claude Burllet, premier médecin (1708-1717)
- Jean Higgins, premier médecin (1717- † 1729), d'origine irlandaise mais naturalisé.
- Louis Riqueur, premier pharmacien (1701 - † 1737)
- Bernard Abolin, premier pharmacien (1737 – † 1738)
- Jean-Baptiste Legendre, premier chirurgien (1701- † 1737)
- Thomas Duchesnay-Desprez, premier chirurgien (1737 - † 1759)

Philippe V, attentif à la qualité des hommes, réclamait en 1707 à son grand-père, un médecin qui soit plus sage que Michelet dont les assiduités trop marquées auprès du jeune roi pour obtenir des faveurs lui avaient attiré des remontrances<sup>4</sup>.

Claude Burllet (1644-1735), au contraire, âgé de 64 ans, sut se faire apprécier à la cour<sup>5</sup>. Le marquis d'Amelot s'en disait content et remarquait qu'il en usait très bien auprès des Grands, ménageant aussi le corps médical espagnol qui, selon l'ambassadeur de France « forment une autre espèce de gens dangereux, qui ont entrées dans les meilleures maisons et qui ne peuvent pardonner au roi votre petit-fils qu'il ait amené avec lui des médecins et des chirurgiens français »<sup>6</sup>. Burllet se sentit menacé en 1714 après le décès de la reine d'Espagne, quand Mme des Ursins souhaita le remplacer par Saturnin Langlade, son propre médecin. Il demeura cependant en poste jusqu'en 1717 où il fut démis de ses fonctions, suite à des propos malencontreux sur la reine<sup>7</sup>.

Jean Higgins le remplaça. Né en Irlande mais naturalisé français, il avait obtenu son grade de docteur à l'Université de Montpellier. Dès 1703, on le rencontre comme *protomedico* des armées ; en 1707, il

---

<sup>3</sup> C. DÉ SOS, *L'entourage français de Philippe V*, 2009, pp. 69-71.

<sup>4</sup> Philippe V souligne « l'importance qu'ils (les médecins) soient habiles et pour ce pays-cy il faut aussi tascher qu'ils soient sages », ministère des affaires étrangères, correspondance politique Espagne [AECF, Esp.], t. 174, fol. 26, Philippe V à Louis XIV, 10 octobre 1707. Sur les critiques faites à Michelet, cf. C. DÉ SOS, 2009, p. 97 et 152.

<sup>5</sup> Il fut officiellement choisi pour le poste le 1<sup>er</sup> novembre 1707 à Paris, Archivo de Palacio Real [APR], Personal, C 148/4.

<sup>6</sup> AECF, Esp., t. 148, fol. 274 v°, Amelot à Louis XIV, 14 octobre 1705.

<sup>7</sup> Cf. annexe.

assiste le duc d'Orléans au siège de Lérida avant d'être nommé médecin de la Chambre sans exercice (8/02/1711) puis avec exercice<sup>8</sup> (11/04/1715) et enfin premier médecin (24/11/1717) jusqu'à son décès.

Quant au premier pharmacien, Louis Riqueur (v. 1655-1737), il occupa son poste jusqu'à son décès, reconfigurant entièrement le contenu de sa fonction en intégrant dans les services de la *Botica real*, ceux de la *Destilación* de Aranjuez et de l'office de la *Química*<sup>9</sup>. Il est tout naturellement remplacé par son adjoint Bernard Abolin (v. 1675-1738) qui, après avoir exercé à l'armée, avait été le premier pharmacien de Louis Ier, jusqu'au décès du jeune roi. Mais Abolin mourut dès 1738.

Jean-Baptiste Legendre fut une autre figure importante de ce milieu médical et draina à ses côtés des chirurgiens français dont Blaise Beaumont. Lorsqu'il fallut lui trouver un successeur, l'ambassadeur d'Espagne à Paris reçut plusieurs candidats, étudia de nombreux dossiers et fixa son choix avec le plus grand soin sur Thomas Duchesnay-Desprez (v. 1696-1759). Il veilla en particulier à ce que le sujet élu ne fut pas soupçonné de jansénisme<sup>10</sup>.

Peu après le mariage du roi avec la jeune Marie-Louise de Savoie, on constate l'arrivée à Madrid d'autres spécialistes, proches de la reine et de sa *camarera mayor*, la Princesse des Ursins, notamment des chirurgiens obstétriciens comme Clément ou Mme de la Salle, N. Peyrat, Jacques Payerne, Jean de Langlade, Jérôme Simon Cœur, ainsi que des chirurgiens chargés du soin des Infants, tel Richard le Preux, des dentistes ou encore le médecin de la princesse, Saturnin Langlade.

## b) Les relations entre Madrid et Versailles

Ces hommes assurent des relations étroites entre les deux cours et sont une mine d'informations pour leurs homologues versaillais, mais bien peu de leurs notes et correspondances nous sont restées. Il est cependant possible d'en retrouver, çà et là dans la correspondance des ambassadeurs au ministère des affaires étrangères de Paris, de même qu'il y est fait allusion dans certaines lettres du commis de marine d'alors, Nicolas Partyet qui avait des contacts avec des domestiques français de Philippe V. Tous dépendent de protecteurs restés en France. Ils n'hésitent pas à s'adresser au marquis de Torcy pour obtenir des faveurs comme de faire venir un membre de la famille à Madrid<sup>11</sup>. Burlet, mis en cause lors de la maladie de Marie-Louise de Savoie, en appelle à Fagon, premier médecin de Louis XIV, pour

---

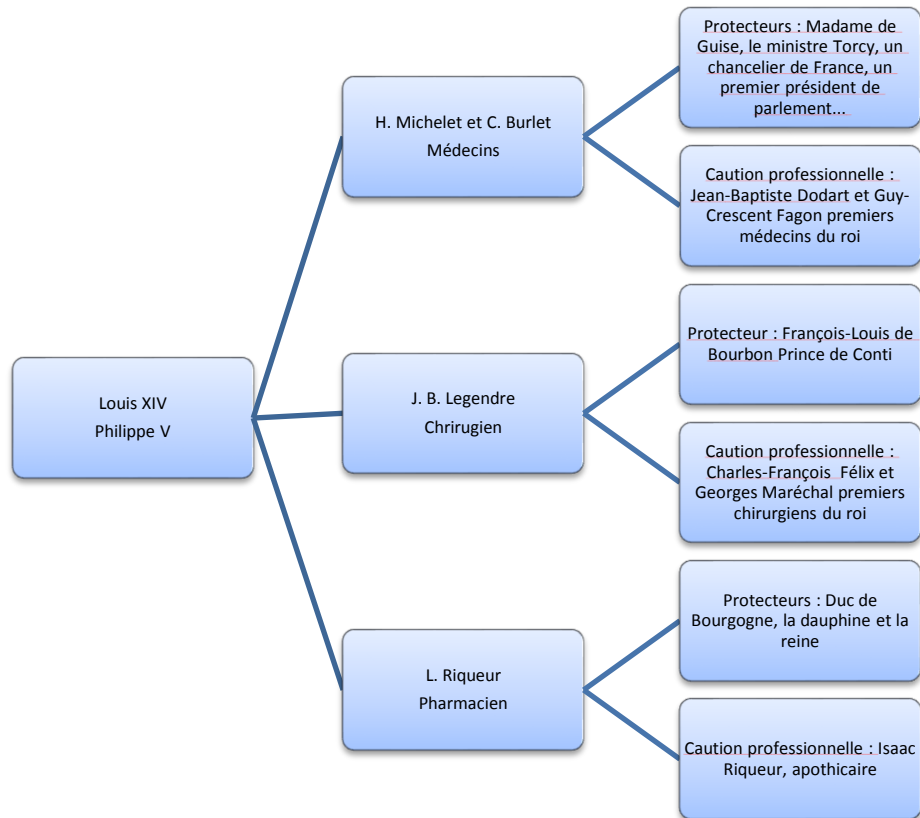
<sup>8</sup> Les *médicos de camara con ejercicios y gajes* ont un salaire et s'occupent effectivement du roi. Ils sont en général au nombre de 5 ou 6.

<sup>9</sup> Pour une synthèse, cf. C. DÉSOS, « Riqueur, Luís », VV. AA., *Diccionario Biográfico Español. Real Academia de la Historia*, Madrid, 2013, vol. 43, pp. 543-544.

<sup>10</sup> Aux archives de Simancas, Primera Secretaria de Estado y del Despacho, leg. 4380 : dossier sur la venue de Thomas Duchesnay-Desprez. Le secrétaire Fernando Triviño relate à Patiño ses rencontres avec différents candidats : Guillaume Petit, Georges Gérard, maître chirurgien juré de Paris, le sieur Bouquot, 50 ans environ, titulaire d'une maîtrise à l'Hôtel Dieu de Paris mais pas très fort sur la théorie et au mauvais caractère. Le sieur La Faye, 35 ans, jeune. Le sieur Grandmont, 45 ans, bon. Le sieur Foubert, 40 ans, bon. On trouve aussi une demande de l'Irlandais Bermingham qui fit ses études à Paris. Thomas Duchesnay-Desprez est le pressenti, à 42 ans, ayant étudié sous les meilleurs maîtres de Paris, démonstrateur à Saint Cosme, réputé, bon caractère, une épouse (Claude Geneviève Raynal de Lescure) et trois enfants. Le marquis de Las Minas le reçut plusieurs fois pour l'étudier et vérifier que « no esta tenido de las disputas o herrores jansenistas que tanto infizonan este pais ». 1<sup>er</sup> août 1737, il part à Madrid.

<sup>11</sup> Torcy recommande Madame Burlet à la protection de Madame des Ursins, AECF, Esp., t. 225, fol. 76 v<sup>o</sup>.

attester de son professionnalisme. Il est aussi très proche de Dodart<sup>12</sup> dont il a épousé la fille. Legendre connaît, de son côté, Félix<sup>13</sup> puis Maréchal<sup>14</sup>, qui furent tous deux premiers chirurgiens du roi de France. Quant à Louis Riqueur, qui « régna » 37 années sur la pharmacie de Philippe V, il ne faisait qu'exercer la même tâche que son père puis son frère occupaient à Versailles auprès du roi, de la reine et de la dauphine.



Bien placés à la cour et auprès du roi, ce sont des personnes sur qui l'ambassadeur peut compter pour avoir des informations. Dans un long mémoire que fit le marquis de Bonnac sur l'état de la cour le 7 août 1713, il indique que Burlet a de l'esprit et de Langlade qu'il est discret<sup>15</sup>. Le marquis de Brancas à son tour, en novembre 1713, explique qu' : « en arrivant ici, tous les français de la maison du roi d'Espagne ont témoigné beaucoup de joie et d'empressement ; ils m'ont tous donné à manger les uns après les autres jusqu'à ce que j'ai été établi dans ma maison : c'est M. de la Roche, premier valet de

<sup>12</sup> Les archives du palais royal de Madrid évoquent son épouse, Marie-Agathe Dodart, présente à Madrid auprès de lui avec leur fils Louis. Cette dernière se remarie, après 1735, avec Thomas Claude de Fontenailles, maître de camp de cavalerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, à Versailles. A la même époque, Jean Baptiste Dodart est médecin puis premier médecin de Louis XIV et de Louis XV. Son père Denis Dodart (1634-1707), fut lui aussi médecin du roi et botaniste de l'Académie des sciences. [<http://chateaus Versailles-recherche.fr/curia/curia>]

<sup>13</sup> Thaisy, Charles-François Félix de, seigneur de Stain, « premier chirurgien, chef, et garde des chartes et privilèges de la chirurgie et barberie du royaume ». [<http://chateaus Versailles-recherche.fr/curia/curia>]

<sup>14</sup> En 1727, Georges Maréchal, Chevalier de l'ordre de St Michel est sieur de Bièvre et Velizy, « premier chirurgien, chef & garde des chartes & privilèges de la chirurgie & de la barberie du royaume ». [<http://chateaus Versailles-recherche.fr/curia/curia>]

<sup>15</sup> AECF, Esp., t. 223, fol. 14-26, Mémoire de Bonnac sur l'état de la cour, 7 août 1713.

chambre, Hersan, maître de la garde-robe, Burlet, premier médecin, Le Gendre, premier chirurgien et Ricard, contrôleur »<sup>16</sup>.

Saint-Simon, qui les côtoya lors de sa brève ambassade de 1721, jugeait Higgins, un excellent médecin, Legendre, « bon chirurgien » mais aussi un « drôle hardi, souple, intéressé, qui se faisait compter et qui, tant qu'il le pouvait, se mêlait de plus que de son métier, mais sagement et sans y paraître » ; et Riqueur, « aimé, estimé, capable dans son métier, obligeant, bienfaisant », il n'oubliait par son intérêt<sup>17</sup>. Aucun Français de passage à Madrid n'omettait de saluer les membres éminents de la *familia francesa*. Ainsi que l'écrivait Louville, à sa façon toujours aussi abrupte, ce « ne sont pas des gens qui puissent tenir compagnie à Monsieur le duc de Saint-Simon à proprement parler, mais je vous assure qu'il ne trouvera guère de gens qui lui rendent un si bon compte de la cour et de la vie de Madrid... ».

### c) L'insertion dans l'appareil de cour

Comme pour les autres Français de la cour, les gages du corps médical étaient supérieurs à ceux des Espagnols<sup>18</sup> ; en outre, un *sobresueldo* s'y ajoutait, d'un montant assez élevé, introduisant une disparité de traitement encore plus importante. Une autre différence marquante résidait dans la différence du montant de ce *sobresueldo* entre le médecin d'une part et le chirurgien et pharmacien d'autre part, quasiment du simple au double, démontrant que la médecine restait considérée comme la matière reine, alors qu'à la même époque, l'innovation et la modernité résidaient dans les deux autres disciplines<sup>19</sup>.

NOMS	FONCTIONS	Gages de la Casa Real	Sobresueldo av. 1707	Sobresueldo en 1709	Sobresueldo en 1713
<b>Honoré Michelet</b>	Premier Médecin du roi	<b>54, 4</b>	625	-	-
<b>Claude Burlet</b>	Premier Médecin du roi	<b>54,4</b>	-	625	625
<b>Jean-Baptiste Legendre</b>	Premier Chirurgien du roi	<b>59,45</b>	325	325	325
<b>Louis Riqueur</b>	Premier Pharmacien du roi	<b>61</b>	325	325	325

Les compétences médicales sont évidemment celles de l'époque et ces hommes nous semblent parfois bien mal armés. On le constate lors de la dernière maladie de la reine (cf. annexe) ou de la foudroyante petite vérole de Louis Ier, qui laisse Higgins complètement démun<sup>20</sup>. Cependant, leurs titres et grades professionnels sont ce qui fonde leur autorité. Ainsi que leur place au *protomedicato*, tribunal chargé de sanctionner les études médicales de tout candidat. Les premiers médecins y sont de droit présidents. Le

<sup>16</sup> AECF, Esp., t. 224, fol. 64, Brancas à Torcy, Madrid, 30 novembre 1713.

<sup>17</sup> *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Boislisle, t. 39, 1927, pp. 260-263. Le marquis de Louville lui recommandait aussi de voir Legendre dans un mémoire du 1<sup>er</sup> octobre 1721, AECF, Esp., t. 305, fol. 45 et sv.

<sup>18</sup> Pour un tableau complet de la maison médicale de 1707, cf. C. DÉROS, « Du contrôle politique à l'évolution des pratiques : l'influence de la « faculté » française à la cour de Philippe V d'Espagne (1700-1746) », *Actes de la journée d'études : Lieux et pratiques de santé du Moyen-Age à la 1ère Guerre mondiale*, organisée le 11 octobre 2011, Université de Picardie, Amiens, 2013, p. 103.

<sup>19</sup> Tableau repris de C. DÉROS, 2009, p. 157. Montants tirés de APR, Adm., 929 : «Casa Real del Rey Nuestro Señor» (1707) ; APR, Fel., V, 287 (2), «Relación de los sobresueldos pertenecientes a la familia francesa», 19 mars 1707, «Relación de los criados de la familia francesa del rey nuestro señor», par Jacques Ricard, 12 août 1709 ; «Relación por certificación de los sobresueldos de la familia francesa», 3 mars 1714, par le contrôleur et le greffier de la maison du Roi.

<sup>20</sup> Série de 23 lettres de Higgins à Elisabeth, APR, Luis Ier, caja 4, exp . 3.

chirurgien de son côté, préside le *protobarberato*. Ces rôles devinrent éminemment politiques au moment de la *Nueva Planta*, où la fidélité politique du postulant était tout autant contrôlée que sa capacité professionnelle<sup>21</sup>. La documentation de ce tribunal permet d'affirmer que le pouvoir accumulé successivement par Michelet, Burlet, Higgins puis Cervi, fut, à chaque fois, plus important. Toutes les décisions étaient en dernière instance portées à la connaissance du président qui donnait un avis personnel et définitif, presque toujours ratifié par le roi. Le premier médecin a, en outre, la haute autorité sur les nominations à la cour et il lui revient d'accorder les autorisations d'absence, les dots pour les filles à marier, les gages et émoluments, de concert avec le *sumiller* de corps et la *junta de bureo*.

## 2. Carrière et enseignement de Blaise Beaumont : les réseaux professionnels

### a) Un homme du réseau Legendre

De nombreux chirurgiens vinrent exercer en Espagne durant le règne du premier Bourbon. Parmi eux, Blaise Beaumont. On ignore la date de naissance de ce Pyrénéen qui fit ses études à l'Université de Paris<sup>22</sup>. On ne sait pas non plus la date exacte de son arrivée à Madrid. Il se pourrait qu'il ait été chirurgien militaire<sup>23</sup> avant d'être le second de Jean-Baptiste Legendre à la cour.

Il nous faut revenir sur la figure du premier chirurgien Legendre pour comprendre à quel réseau professionnel appartenait Beaumont. Legendre réunissait en sa personne les deux titres de premier chirurgien et de *sangrador mayor* (nomination le 27 février et serment le 9 mars 1701). Il entra la même année comme examinateur au tribunal du *protobarberato* sur ordre du roi, bousculant ainsi la règle qui voulait que les examinateurs soient au nombre de trois seulement et cooptés à l'ancienneté. Le 23 février 1704, Philippe V en remerciement des soins qu'il avait apporté aux blessés durant la campagne d'Italie, lui octroie un privilège d'*hidalguía* pour lui et ses descendants. Il sert aussi dans la maison du prince<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> C. DÉSOS, *Actes...*, 2013, pp. 104-106 ; M. S. CAMPOS DIEZ, *El Real tribunal del protomedicato castellano (siglos XVI-XIX)*, Cuenca : éd. de la Universidad de Castilla – La Mancha, 1999.

<sup>22</sup> C. DÉSOS, « La bibliothèque de Blaise de Beaumont, chirurgien du roi d'Espagne : étude de l'inventaire après décès de 1758 », *Bulletin du bibliophile*, 2013, n°2, pp. 311-312.

<sup>23</sup> J. M. MONTANA Y RAMONET, *El Dr. José Cervi presidente perpetuo de la regia sociedad de medicina de Sevilla*, Cordoba, 2000, p. 14. [[http://www.insacan.org/insacan/libros/montanayramonet\\_josecervi.pdf](http://www.insacan.org/insacan/libros/montanayramonet_josecervi.pdf)]

<sup>24</sup> APR, Personal, C 544/13.





Figure 1 : Portrait de Juan Bautista Le-Gendre par Palomino, Juan Bernabé 1692-1777 (s.d.) BNE IH 4838.

Un document de 1714 nous indique que Legendre et son épouse résident au Buen Retiro, avec une maisonnée composée de deux servantes et d'un cocher, et sept autres personnes dont on ne connaît pas la qualité mais dont deux, au moins, sont chirurgiens à la cour<sup>25</sup>. Antoine Laffitte fait partie de son cercle professionnel<sup>26</sup>. Florent Kelli, anatomiste réputé et Louis Delamare figurent comme chirurgiens à ses côtés dans un état de 1707. Guillaume Jacob, autre anatomiste à l'académie de Séville pleurera en 1737 le décès de Legendre, présenté comme son ami le plus sûr et le plus efficace. Legendre est très lié aux membres de la faculté française et, en 1713, il est par exemple chargé avec Riqueur d'être l'exécuteur testamentaire de Michelet. Parmi les Espagnols, le nom de Manuel Porras, sur le même état de la maison du roi que lui en 1707, se détache, présent aussi au *protobarberato*. L'on sait l'influence qu'eut ce chirurgien espagnol par son écrit de 1716, *Anatomía galénico-moderna*, où l'on trouve deux approbations liminaires de Legendre et Burlet.

<sup>25</sup> APR, Fel. V, 290 (4).

<sup>26</sup> Ce dernier obtient les honneurs de médecin de la chambre du roi le 9 décembre 1717 et entre en exercice le 11 au décès de Manuel Porras. Vers 1727, il figure sur un état de la maison royale comme chirurgien et *sangrador* de la reine.



Au-delà de ce réseau professionnel, Legendre prend soin de s'allier aux autres membres de la *familia francesca*. Ces alliances sont exemplaires du comportement des Français installés à la cour de Madrid. Sa fille, Madeleine, épouse, en 1707, Claude de la Roche, premier valet de chambre du roi, gardien de l'estampille et du *bolsillo*. Son fils, Jean-Baptiste Joseph, sera le successeur de La Roche auprès du roi et poursuit son ascension sous la double protection de son père et de son beau-frère ; il se marie par deux fois au sein de la *familia francesca* : d'abord avec Mlle Vazet, fille du barbier du roi, puis en secondes noces, avec la veuve de Jean Higgins. Les Legendre, père et fils, bâtissent toute leur carrière en Espagne et finissent par demander leur naturalisation<sup>27</sup>. Il semblerait cependant, qu'à la génération suivante, la petite-fille de Legendre soit retournée en France.

C'est sans doute après 1714 que Beaumont vint s'installer auprès de Legendre. Son ouvrage de 1728, *Exercitationes anatómicas*, porte sur la couverture : « Don Blas Beaumont cirujano del rey, inmediato al Sr Le Gendre ». La dédicace complète à Legendre récapitule l'ensemble des titres de ce dernier : « socio de la real academia de S. Cosme, demonstrador de anatomía en las escuelas públicas de Paris, theniente del primer Cirujano del Cristianísimo Rey de Francia, y en propiedad del gran Príncipe de Conti, Presidente del Noble Tribunal de la Cirugía ; y Cirujano primero de el Rey nuestro señor D. Phelipe Quinto, que Dios guarde.»

Beaumont décrit dans ce même texte tout ce qu'il doit au premier chirurgien, son maître et son protecteur. Malgré le style louangeur propre aux dédicaces, l'on comprend qu'ils travaillèrent souvent ensemble et que Beaumont fit ainsi une grande partie de son apprentissage professionnel : « Este volumen que sale à luz con el anhelo de la comun utilidad, contiene varios assumptos, que reconocen à V.S. por unico Protector, y Gefe : Sus direcciones, explicaciones, casos practicos, y exemplos repetidos, que con la fortuna de ser su colateral, me ha franqueado, fureon fomento à mis observaciones, y como antorchas brillantes, me hizieron ver à todas luzes quanto interesaba yo su discípulo, y quanto bien general seria propalar aciertos innumerables, que producirá lo solido de su enseñanza : esto me ha movido à recopilarnos, y à comunicarlos al publico por medio de la prensa ».

## b) La carrière à la cour

En 1724, Beaumont prend le titre de premier chirurgien lors de la courte retraite de Philippe V à San Ildefonso, gratifié de 12.000 réaux par an. Comme Legendre figurait aussi sur le même état de la maisonnée, il est probable que malgré ce titre, Beaumont restait cantonné à des tâches plus secondaires (à la même époque, Legendre touchait 46.000 réaux). A moins qu'ils aient exercé en alternance. On le sait, ce poste fut de courte durée du fait du décès prématuré du jeune roi Louis Ier et, de retour à Madrid, Beaumont reprit sa place comme second de Legendre. En 1727, il touche 18.000 réaux par an.

En 1729, au côté du roi et de la reine durant leur séjour andalou, il enseigne à la société de médecine de Séville. En 1733, on le retrouve comme examinateur au tribunal du *protobarberato* suite au décès de l'espagnol José Fontana et il poursuit son enseignement, à Madrid. En 1730, ses émoluments s'élevaient à 25.541 réaux par an, « comme Antoine Laffitte » précise un document<sup>28</sup> ; à la même époque, Richard Le Preux touchait 46.134 réaux. Enfin, en 1737, date du décès de Legendre, Beaumont est gratifié de 50.000 réaux par an. A sa mort il recevait toujours cette somme et possédait l'usage de 5.500 réaux d'équipage et 880 réaux de *casa de aposento*.

---

<sup>27</sup> Ces divers renseignements sont principalement tirés des APR, Personal, dossier Legendre, C 544/13.

<sup>28</sup> APR, Personal, dossier Beaumont, C 16586/12.

Bon chirurgien, spécialiste notamment des opérations dentaires, il ne devint pas cependant le remplaçant de Legendre car on fit venir de Paris Thomas Duchesnay-Desprez. Il se passionne de son côté pour l'enseignement et l'écriture d'ouvrages qui devaient faire date dans la diffusion des connaissances en anatomie.

### c) Enseignement et écrits

L'arrivée de chirurgiens français en Espagne contribua à renouveler l'intérêt pour les investigations anatomiques, dont le développement a permis le progrès de la chirurgie. Par leur enseignement, les plus brillants d'entre eux diffusèrent de nouveaux savoir-faire qui contribuèrent à faire de la péninsule ibérique un terrain de recherche médicale moderne.

Florent Kelli, Irlandais formé en France, enseigna à l'académie de Séville, puis Beaumont jusqu'en 1732 et enfin Guillaume Jacob. Tous trois eurent la qualité de *disectores* et firent de nombreuses démonstrations en amphithéâtre. En 1701, une chaire d'anatomie fut dotée par Philippe V à l'hôpital royal de Madrid<sup>29</sup> à laquelle était rattaché un *disector anatómico*, poste successivement dévolu à Kelli, Vincent Gilabert puis Beaumont.

Martin Martinez, relate dans *Anatomía completa del hombre* (1728) plusieurs expériences auxquelles il assista<sup>30</sup>, réalisées par Kelli dans les dix premières années du règne (p. 104, 141, 153), en particuliers, l'usage d'un microscope (p. 261), ou une autopsie réalisée par Beaumont en 1727 d'un homme doté d'un seul rein (p. 152). Il nous parle d'Higgins comme habile aussi en chirurgie (p. 163) et relate plusieurs expériences sur la circulation sanguine, dont une faite avec Michelet (p. 213), une autre en présence du roi (p. 262). Martinez lisait avec soin les écrits de l'Académie des sciences de Paris et cite aussi une fois le docteur Chirac<sup>31</sup>, médecin du duc d'Orléans (p. 138), preuve de la fraîcheur de ses informations et des échanges entre les deux pays. Vincent Gilabert relate ailleurs une opération magistrale sur un anévrisme réalisée par Beaumont<sup>32</sup>.

Ce dernier contribua à favoriser les échanges entre les deux pays notamment par ses écrits, produits de son expérience et de sa formation scientifique. Nous pouvons appréhender cette dernière en observant sa bibliothèque qui dénote un véritable intérêt pour les ouvrages de ses contemporains, français comme espagnols, et pour les grands maîtres du renouveau de la matière. L'inventaire effectué après son décès fait mention de 325 volumes au total dont nous connaissons 142 titres, le reste étant regroupé en lots

---

<sup>29</sup> Il semble que sous Charles II il existait déjà un amphithéâtre : J. Pardo Tomas et A. Martinez Vidal, « Los orígenes del teatro anatómico de Madrid, 1689-1728 », *Asclepio*, 49 (1), (1997), pp. 5-38.

<sup>30</sup> Martin Martinez, à cette date, est membre et ancien président de la société royale de Séville, professeur d'anatomie, médecin de famille du roi, examinateur au *protomedicato* et médecin du président de Castille, archevêque de Valence. Il fait partie de ces *novatores* espagnols soutenus par les Français : il dédicâça un premier écrit, *Noches anatomicas*, à Burllet en 1716 ; Higgins et Cervi le poussèrent au *protomedicato* avant qu'il ne soit *medico de familia* contrairement aux usages (vers 1721-1722) et le soutinrent dans un procès qu'il eut avec les autres médecins de famille. Philippe V lui octroie les honneurs de *medico de familia* mettant fin au litige. Il enseigna à l'hôpital général de Madrid à partir de 1719. Il meurt en 1734 à 50 ans. Prolifique, polémiste, il n'eut pas que des amis. Dans un texte intitulé « Discursos phisico sobre si las viboras deben reputarse por carne o pescado », dédicacé à Higgins, il le remercie à mots couverts du soutien qu'il rencontra auprès des Français dans le cadre de son procès concernant son accès au *protomedicato* : « Nadie duda quanto yo debo a VS, pues en la tormenta padecida, el auxilio que pude hechar de menos en los naturales, hallé en los Extranjeros », Ma. V. AGUINAGA, «Bio-bibliografía de Martin Martinez», *Asclepio*, 40 (1) (1988), p. 85.

<sup>31</sup> Chirac (Pierre) (1650-1732), médecin du duc d'Orléans puis premier médecin du roi (1730-1732).

<sup>32</sup> Dans la préface qu'il rédigea à l'ouvrage de Beaumont de 1728.

non décrits précisément<sup>33</sup>. Parmi la soixantaine de titres identifiés dans le domaine des sciences nous constatons :

- un intérêt pour les grands ouvrages contemporains consacrés à la chimie et à la botanique : celui de l'Espagnol Felix Palacio y Baya et ceux des Français Moyse Charras, Nicolas Lemery, Joseph Pitton Tournefort, Philippe Hequet ou De Meuve.
- une connaissance solide et actualisée de la chirurgie française, avec les textes de ses contemporains : Vincent Gilibert, Guillaume Mauquest de la Motte, Pierre Dionis, René-Jacques Croissant ou Roger Dibon, aux côtés des maîtres du XVIIe siècle : Daniel Sennert, André du Laurens, Théophile Gelée, Joseph de la Charrière, Laurent Verduc et, bien sûr, de l'incontournable Ambroise Paré.
- une inspiration trouvée dans les grands maîtres étrangers : Guido Vidius (16<sup>e</sup> s.), Girolamo Fabrizi d'Acquapendente (16<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> s.), Thomas Willis (17<sup>e</sup> s.), Carlos Musitano et Jan Palfijn (17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> s.) ou encore Lorenz Heister (18<sup>e</sup> s.)
- un suivi des écrits contemporains espagnols de Manuel Porras, Martin Martinez, Francisco Suarez de Ribera, José Izurriaga, Francisco Perena, Diego Mateo Zapata, José Ortiz Barrozo, Bernard Araujo, Bartolomeo Serena y Lopez, ainsi que l'ouvrage du 16<sup>e</sup> s. de Juan de Vigo.

Beaumont rédigea lui-même cinq ouvrages<sup>34</sup>, entre 1728 et 1753, qui firent dire de lui qu'il fut « sin disputa el mejor tratadista de temas quirúrgicos en castellano (...) [Su] papel renovador [...] es ciertamente significativo, siendo uno de los pioneros de la recuperación anatómico-quirúrgica en la España de la primera mitad del siglo XVIII »<sup>35</sup>. Seul, Richard Le Preux écrivit un ouvrage aussi majeur que ces textes, intitulé *Doctrine moderne pour les sangradores* (1717), qui connaîtra 10 éditions jusqu'en 1840<sup>36</sup>. Il faut rappeler qu'au XVIIe siècle, pas un seul traité d'anatomie n'avait été publié en Espagne<sup>37</sup>. D'où l'engouement pour les écrits des Français, le soutien aux publications de Martinez, Porras ou d'autres Espagnols par la faculté française ou encore la traduction en castillan de textes étrangers<sup>38</sup>.

---

<sup>33</sup> C. DÉSOS, *Bulletin du bibliophile*, 2013, n°2, p. 328 et sv. pour le détail de l'inventaire de la bibliothèque de Beaumont.

<sup>34</sup> Ces ouvrages sont étudiés dans l'article paru au *Bulletin du bibliophile*, pp. 316-321. Fr. Aguilar Pinal, *Bibliografía de autores españoles del siglo XVIII*, t. 1, A-B, Madrid, 1981 : *Exercitationes anatómicas y esenciales operaciones de cirugía con un breve resumen de los Instrumentos y Vendages* : Madrid : en la impr. de Convento de Nuestra Señora de la Merced ; libr. de C. del Ribero y de P. Reboredo, y en casa de R. Bartolomé, 1728 ; *Nota práctica sobre las virtudes de las aguas de Quintos*, Madrid : Juan de Zúñiga, 1737 ; *El bien del Hombre, buscado y hallado en él mismo*, Madrid : en la Imprenta de Joachin Sanchez : y a costa de Bartolomé Torrano, 1739 ; *Instrucciones quirúrgicas y anatómicas*, Madrid : viuda de Barthelemy, 1753.

<sup>35</sup> J. Riera, «Medicos y cirujanos extranjeros de cámara en la España del siglo XVIII», *Cuadernos de historia de la medicina española*, Salamanca, 14 (1975), p. 95.

<sup>36</sup> Le texte de Le Preux de 1717 fut sans cesse réédité pendant plus d'un siècle : 1724, 1760, 1775, 1778 et 1802 à Madrid, 1822 à Valence, 1840 à Madrid. Un autre Français, Pierre Abadie, rédige en 1764 un traité en castillan : *Tratado odontológico en el que se exponen las enfermedades de la dentadura y los medios... propios a corregir sus vicios y a conservar su limpieza*, en Madrid : en la imprenta de D. Antonio Muñoz del Valle, 1764.

<sup>37</sup> Carlos Valle-Inclán, «Los médicos de Felipe V y el resurgir de la anatomía española en el siglo XVIII», *Archivos ibero americanos de historia de la medicina*, 1 (1949), pp. 387-389.

<sup>38</sup> José Cervi encourage ainsi la traduction de l'*Anatomia Chirurgica* de Bernardino Genga (paru en 1672), en 1744, ou celle des œuvres de Lorenz Heister.

### 3. Alliances familiales et réseau social élargi

Par le testament (1742) et l'inventaire après décès (1758) de Blaise Beaumont<sup>39</sup>, nous pouvons suivre le parcours de ce personnage et deviner un peu ce que fut son intimité familiale.

Il se maria à Madrid, le 12 mars 1724, au sein de la *familia francesa*. Son épouse, Madeleine La Fontaine était la fille unique de Charles La Fontaine, domestique de la bouche du roi d'Espagne. Charles avait entamé sa carrière à la cour madrilène, en 1703, comme aide-pâtissier. En 1717, il est nommé chef pâtissier. En 1728, il obtient le titre de *cocinero de la servilleta*<sup>40</sup>, équivalent de chef de la bouche. Le 15 février 1737, on lui concède les honneurs de *veedor de viandas*<sup>41</sup>. Malgré ses souhaits, il n'atteindra pas le poste de contrôleur de la maison du roi<sup>42</sup>. Il décède en 1740, laissant tous ses biens à sa fille, en numéraire ainsi que deux terres en France et une demi-maison à Paris. Beaumont fait donc une bonne alliance qui le lie non seulement à un prestigieux serviteur du roi, mais à la parentèle de celui-ci, les Martinet et les Arnaud, famille cousine et nombreuse qui tient différents postes aux services du gobelet, de la bouche et de la chambre du roi.

Au décès de Beaumont, le 9 avril 1758, il compte dix enfants. L'un est religieux franciscain, les quatre derniers sont encore jeunes, deux autres sont dans l'armée du roi d'Espagne et trois filles sont mariées en France. Pour les représenter, elles choisissent un banquier et un commerçant français présents à Madrid, eux-mêmes liés à la *familia francesa* : Honoré Pascaly et Pierre Dabent. Ce dernier est l'époux d'une Dutillet, du nom d'une famille en service dans la chambre du roi.

Il semblerait que l'avenir des filles ait été mieux assuré en France, l'une épousant un cousin à Joinville, conseiller du roi, les deux autres des négociants résidant l'un à Naples, l'autre à Nantes. Du côté des garçons, mis à part l'aîné missionnaire dans les Indes, ils sont enrôlés dans l'armée comme *contador de navio* ou *alferez*, tandis que les trois derniers (dont l'un finit ses études au collège de La Flèche) sont promis à une carrière dans les régiments de Brabant et de Castille.

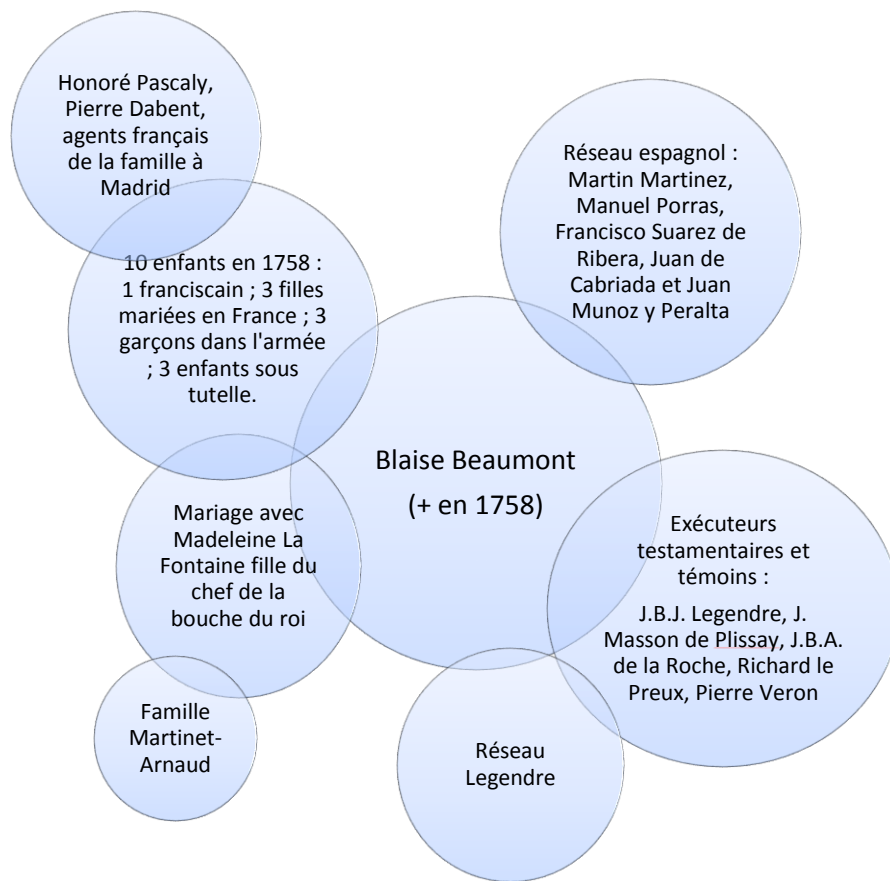
---

<sup>39</sup> Inventario y tasacion de los bienes, caudal y efectos que quedaron por fallecim.to de Dn Blas Beaumont Cirujano q.e fue de S.M. : 13/04/1758, AHP (Archivo historico de protocolos, Madrid), T. 18.132, fols. 739 r<sup>o</sup>-805 v<sup>o</sup>. Particion de los bienes de Blas Beaumont : 14/08/1758, AHP, T. 18.139, fols. 201 r-259 r. Non foliotés. Nous n'évoquons pas ici le détail financier de sa succession, déjà étudié dans *Bulletin du bibliophile*, 2013, pp. 321-328.

<sup>40</sup> Sa fonction consistait à se rendre tous les matins, avec une serviette sur l'épaule (d'où son nom) au garde-manger et, en présence du contrôleur, à prendre tout ce qui allait servir à la bouche du roi, C. DÉSOS, 2009, p. 140.

<sup>41</sup> Ce titre signifie qu'il exerce un contrôle particulier sur la viande et accompagne le plat que l'on porte à la table du roi.

<sup>42</sup> Sa prétention est jugée tout à fait irrégulière en 1739, APR, Personal, C 532/18.



Les témoins et exécuteurs testamentaires reflètent le lien social entretenu par Beaumont avec d'autres Français de la cour : on retrouve Jean-Baptiste Joseph Legendre, fils du premier chirurgien et secrétaire de la chambre du roi, Jean Masson de Plissay, gendre du commis de marine Nicolas Partyet, Jean-Baptiste Alphonse de La Roche, fils de Claude de La Roche, feu premier valet de chambre de Philippe V, Richard le Preux, chirurgien et Pierre Veron, premier boulanger et contrôleur de la bouche du roi.

Le schéma ci-dessus récapitule les différents milieux dans lesquels évoluait Beaumont : sa famille, ses alliés, la communauté française, mais aussi son réseau professionnel et ses connaissances espagnoles qu'il s'agisse de ses confrères à la cour ou des auteurs contemporains présents dans sa bibliothèque.

D'un milieu honnête, aisé mais non fortuné, sa veuve est obligée de réduire son train de vie déjà modeste, de changer de logement et de se séparer de ses domestiques. On apprend au détour d'un document qu'elle n'a en Espagne, pour vivre, que les pensions de son mari et de son fils qui ne sont pas versées régulièrement. La vente aux enchères des biens de son mari lui rapporte peu. Elle doit attendre la réalisation de ses avoirs en France dont la date ne nous est pas connue.

\*

Nous avons souhaité retracer le parcours de Blaise Beaumont en le replaçant dans son époque, son milieu professionnel et ses relations familiales. Cette démarche oblige à élargir le champ de vision au-delà de l'individu pour faire apparaître une société complexe et protéiforme. Un homme seul ne peut faire carrière à la cour ; il doit être soutenu par un réseau, ce qui fut le cas de Beaumont. Non seulement, il se

rattache aux membres de la faculté française présents auprès des souverains espagnols, mais il se lie aussi à l'importante *familia francesa*, dont les membres, d'apparence mineure, forment en réalité une colonie à l'influence discrète, réelle et continue.

Le service de Beaumont ne se restreignait pas aux seules personnes royales. Il cite plusieurs fois dans ses écrits les soins qu'il put rendre à la cour, à des personnes de condition modeste (*ayuda, cochero, secretario, camerista, mozo de mulas*), ou connues : le comte de Beaufort, José Patiño, le duc de Grenade et aussi à la ville (*un soldado, un muchacho, una criada, un joven, un albañil, un frayle, un niño*). Ses pratiques nourrissent son enseignement. Comme expert dans sa discipline, il partage avec ses homologues espagnols ses connaissances. L'échange des savoirs pratiqué par les chirurgiens français est tout à fait remarquable durant le règne du premier Bourbon et avéré dans de nombreux écrits. Ce mouvement ne cesse pas sous les règnes de Ferdinand VI puis de Charles III, durant lesquels on connut un afflux de chirurgiens français considérés comme les meilleurs. Preuve de ces échanges fructueux, un décret d'approbation du Conseil de Castille du 7 novembre 1747 fondait le *Real Colegio de San Fernando de Cirujanos* de Madrid, sur le modèle du collège de chirurgie de Paris, largement influencé par le premier chirurgien du roi, Thomas Duchesnay Desprez<sup>43</sup>.

Le recoupement des sources permet donc d'appréhender au mieux notre personnage qui se félicite dans son dernier ouvrage de sa longue carrière passée à servir la maison des Bourbons d'Espagne, les Farnèse et les Bragance. On aimerait cependant en savoir davantage sur les soins administrés à ces personnes mais les textes en notre possession restent finalement assez allusifs. On doit cependant à Beaumont une note intéressante sur l'état mental du souverain : « Fue demasiado cierto, que las enfermedades que tuvo debilitaron las fuerzas en un tiempo ; pero nunca hirieron su animo<sup>44</sup> ». Autrement dit, selon le chirurgien, si physiquement Philippe fut parfois diminué, il demeura toujours maître de son esprit. L'étude des soins réels apportés à la personne même de Philippe V reste donc un champ à proposer à l'investigation.

---

<sup>43</sup> J. RIERA, « La creación del colegio de profesores cirujanos de Madrid (1747) », dans *Anatomía y cirugía española del siglo XVIII*, 1982, pp. 13-34 ; J. M. NÚÑEZ OLARTE, « El hospital general de Madrid y el real colegio de cirujanos de San Fernando (1747-1768) », *Asclepio* 41(1), 1989, pp. 233-242.

<sup>44</sup> Introduction à son ouvrage *Instrucciones chirurgicas*, 1753.



## ANNEXE : Soins médicaux et décès de la reine d'Espagne

Edition de la consultation médicale de Helvétius sur la maladie de Marie-Louise de Savoie (30 janvier 1714)<sup>45</sup>

Marie-Louise Gabrielle de Savoie, reine et régente d'Espagne, née à Turin, le 17 septembre 1688, est décédée à Madrid, le 14 février 1714. Fille de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et d'Anne-Marie d'Orléans, elle épousa le jeune roi d'Espagne, Philippe V, le 11 septembre 1701 et lui donna trois enfants.

Pendant la guerre de succession d'Espagne, la très jeune reine montra une détermination bien supérieure à son âge, déployant une forte énergie pour la défense du trône et faisant preuve de tous les dévouements. Mais elle ne jouit que brièvement du triomphe définitif de la cause de son époux, à qui elle avait donné trois enfants.

La reine, à 22 ans, est épuisée. Elle souffre, depuis quelques années, de « glandes au niveau du cou », premier signe de la tuberculose<sup>46</sup>, et doit porter des « cornettes » sous le menton afin de les dissimuler. En mars 1711, elle est affligée de fièvres persistantes. En avril, elle est victime de malaises. Elle met au monde l'infant Philippe en juin 1712, petit enfant maladif qui décèdera en 1719.

Au printemps 1713, la princesse des Ursins soigne la reine qui connaît une nouvelle grossesse pénible. De fortes douleurs l'obligent à garder le lit dans une canicule épuisante. La *camarera mayor* est extrêmement inquiète. Les glandes ont reparu au cou de la reine, énormes. Le 23 septembre 1713, naît l'Infant Ferdinand, qui sera roi en 1749, sous le nom de Ferdinand VI. Grâce au médecin accoucheur Clément<sup>47</sup>, venu de France comme à son habitude, pour les grossesses de la reine d'Espagne, tout se passe sans encombre bien que l'enfant se présente mal. Cependant, une fièvre constante se déclare et la lutte pour la vie commence.

La princesse des Ursins se consacre entièrement aux soins réclamés par l'état de la reine qu'elle aime comme une fille. La reine de son côté est extrêmement préoccupée d'assurer l'aisance de sa fidèle amie et souhaite consolider le don d'une souveraineté aux Pays-Bas, ce qui mécontente toute l'Europe<sup>48</sup>. Elle trouve encore des forces pour conseiller son mari sur ce sujet, et, ne pouvant plus tenir la plume, l'incite à saisir directement Louis XIV : «Vous savez combien la reine a toujours désiré que la Princesse des Ursins ne soit pas frustrée de la grâce que je lui ai faite... aussi nous espérons que vous ne permettrez pas que l'archiduc en empêche l'effet ; je vous le demande avec instance au nom de la reine qui souhaite que je vous en prie de sa part, l'état où elle est ne lui permettant pas de vous en écrire<sup>49</sup> ».

Pendant ce temps, le marquis de Brancas, arrivé comme ambassadeur de France, en novembre 1713, se plaint de ne pas être reçu en audience par la reine. Il y voit une marque d'hostilité de la part de la Princesse, pour qui il n'a pas de mots assez durs, utilisant dans ses lettres le ton des premiers ambassadeurs d'Estrées ou Gramont<sup>50</sup>. Le commis de marine Nicolas Partyet qui a ses entrées auprès de la famille française de Philippe V<sup>51</sup>, constate que la reine montre une grande mélancolie et ne veut voir que ses domestiques, qui lui organisent des représentations des comédies françaises « pour la réjouir »<sup>52</sup>. Madame des Ursins confie à Torcy la raison pour laquelle la reine ne peut recevoir Brancas, « attendant pour le faire qu'elle soit en état de se montrer sans que le bruit et la contrainte

<sup>45</sup> *Recueil de consultations médicales*. Cote : Ms 2075. Licence ouverte : exemplaire numérisé, BIU Santé (Paris) : <http://www.biusante.parisdescatres.fr/histmed/medica/cote?ms02075> pp : 8-13 [consulté en décembre 2014].

<sup>46</sup> Selon une note sur le sujet que le Dr. Y. Boucaud-Maitre a bien voulu me communiquer en 2011.

<sup>47</sup> Julien Antoine Jacques Clément (Arles 1648-Paris 1728), est né dans une famille d'apothicaires puis travailla avec son beau-père, l'accoucheur Jacques Le Fèvre. Il assiste deux fois Madame de Montespan et, en 1682, opère Marie-Anne Christine de Bavière. Il est nommé accoucheur de la cour de France en 1684. Il est anobli en 1711. M. DUPONT, *Dictionnaire historique des médecins dans et hors de la médecine*, Paris : Larousse, 1999, p. 147.

<sup>48</sup> Sur la souveraineté de la princesse, cf. C. DÉROS, *Les Français de Philippe V*, Strasbourg : PUS, 2009, pp. 329-331. Cette souveraineté de 30 000 écus de rente était composée des ville, château et comté de Durbuy au Luxembourg.

<sup>49</sup> Archivo nacional, Madrid [ANM], l. 2460, 30 janvier 1714, Philippe à Louis XIV, minute corrigée par Philippe V, dans M. CERMAKIAN, *La Princesse des Ursins : sa vie et ses lettres*, 1969, p. 490, n. 74.

<sup>50</sup> Affaires étrangères (Paris), Correspondance politique, Espagne [AECF, Esp.], t. 228, *passim*.

<sup>51</sup> Du fait de son mariage avec la nièce de Martin Boilot, contrôleur de la bouche de la reine. C'est un fidèle informateur pour le ministre de la marine, comte de Pontchartrain.

<sup>52</sup> Archives nationales [AN], sous-série B<sup>7</sup> t. 21, fol. 2 v<sup>o</sup>, Partyet à Pontchartrain, 11 décembre 1713.

l'incommodent<sup>53</sup>». Elle est très affaiblie, et « d'une grande maigreur dont la principale cause est le peu de nourriture qu'elle prend, ayant un si furieux dégoût qu'elle ne peut presque manger quoiqu'on lui invente les mets les plus appétissants »<sup>54</sup>.

En janvier 1714, Brancas peut constater lui-même lors d'une courte visite, l'état déplorable de Marie-Louise. Par de courts billets, le médecin Burlet, le tient au courant de l'évolution de la malade<sup>55</sup>. Partyet est informé que les glandes du cou de la reine ont augmenté en nombre et en grosseur et que son pouls s'est altéré. On assure que le corps de la reine n'est plus qu'un squelette<sup>56</sup>. Une représentation des *Plaideurs* est néanmoins donnée devant la reine.

La faculté disant que le changement d'air pourrait convenir à la reine, la princesse visite en hâte plusieurs maisons et choisit le palais du duc de Medina-Celi plus aéré, et y fait commencer des travaux.

La pharmacopée montre l'impuissance des médecins. Renonçant au lait de jument, on passe au lait de femme pour les cas désespérés<sup>57</sup>. La reine souffre de nouvelles poussées de fièvre et le quinquina est mélangé à de l'opium<sup>58</sup>. L'ambassadeur de France écrit laconiquement que « sa grande jeunesse la fera traîner un peu plus longtemps... ». Il voit le roi maigre, défait, inquiet. Triste et solitaire, il reste avec la reine au péril de sa santé. Le premier médecin et le confesseur essayent de l'en détourner, en vain<sup>59</sup>.

Brancas apprend, le 16 janvier, qu'on fait venir Helvétius sur une idée de Jean Orry dont il est l'ami et qui le loge à Madrid<sup>60</sup>. Jean-Adrien Helvétius (1661-1727) semble être le dernier recours. D'origine néerlandaise, il a été naturalisé français en 1684. Il soutint sa thèse à Reims en 1681 et travailla particulièrement sur la dysenterie, dont il guérit le Dauphin. En 1701, il devint médecin du duc d'Orléans puis, en 1708, inspecteur des hôpitaux de Flandres. En 1709, il est à la fois médecin du duc de Beauvilliers et du prince de Conti, et, en 1716, il devient celui de Louis XV<sup>61</sup>.

Encore à Paris, le médecin rédige la consultation suivante à partir de documents qui lui ont été remis. Elle nous semble un témoignage important de la manière d'effectuer une analyse clinique à cette époque et de l'usage de la pharmacopée :

« Pour la reine défunte<sup>62</sup> d'Espagne. Phtisie<sup>63</sup> »

Par le détail qui m'a été communiqué de la maladie de sa majesté, il paraît que les principaux accidents sont une toux sèche qu'on croit ne point venir de la poitrine, un dévoisement dont on ne nous marque point le caractère juste, une fièvre lente qu'on dit augmenter tous les soirs en des termes qui laisseraient soupçonner des accès en double tierce<sup>64</sup> indépendants de la fièvre lente et une maigreur très grande accompagnée de dégoût, d'insomnie etc.

---

<sup>53</sup> TREMOILLE (Duc L. de la), *Madame des Ursins et la Succession d'Espagne. Fragments de sa correspondance*, Nantes-Paris, 1902-1907, vol. VI, p. 163, Mme des Ursins à Torcy, Madrid, 30 décembre 1713.

<sup>54</sup> Archives de Chantilly, T. III, fol. 399, Mme des Ursins à la princesse de Condé, Madrid, 27 novembre 1713, dans M. CERMAKIAN, *op. cit.*, p. 489.

<sup>55</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 65-66 ou fol. 72.

<sup>56</sup> AN, B<sup>7</sup> 21, fol. 67, Partyet à Pontchartrain, 1<sup>er</sup> janvier 1714 et fol. 91 v<sup>o</sup>, 8 janvier 1714.

<sup>57</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 69, Brancas à Torcy, 22 janvier 1714.

<sup>58</sup> TREMOILLE, t. VI, p. 166, Mme des Ursins à Torcy, Madrid, 29 janvier 1714.

<sup>59</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 78, Brancas à Torcy, 25 janvier et fol. 122, 5 février 1714.

<sup>60</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 54, 16 janvier 1714, Brancas à Torcy ; AECF, Esp., t. 229, fol. 34, Brancas à Torcy, 12 mars 1714.

<sup>61</sup> M. DUPONT, *op. cit.*, p. 320.

<sup>62</sup> Ce titre a été placé a posteriori dans l'en-tête du document.

<sup>63</sup> Pour l'édition, l'orthographe moderne a été rétablie et la mise en page organisée. La phtisie : « Sorte de maladie qui dessèche tout le corps, et qui est accompagnée d'une grande langueur », *Dictionnaire de l'Académie française*, 1<sup>ère</sup> édition, 1694, p. 230. [Version en ligne ARTFL Project, ©The University of Chicago].

<sup>64</sup> La fièvre double tierce se dit d'une variété de fièvre intermittente se caractérisant par la survenue d'accès tous les jours.

Si nous considérons que ces accidents ont été précédés d'un engorgement dans les glandes du col qui dure depuis quelques années, qu'ils ont toujours augmentés, et que les glandes au-dessus et au-dessous des clavicules se sont embarrassées (selon ce que m'a dit M. Clément), ne devons-nous pas craindre avec raison que les glandes des parties intérieures n'aient eu le même sort et ne soient à présent la cause de tous les accidents. Nous savons que les glandes ne s'engorgent, et ne s'embarrassent pour l'ordinaire que parce que les liqueurs qui doivent s'y filtrer, devenues trop épaisses y séjournent et s'y endurcissent pour ainsi dire. Or si l'humeur qui doit se séparer par les glandes du col a pu devenir assez grossière pour ne pouvoir couler par ces canaux ordinaires et résiste à tous les remèdes qu'on a mis en usage, il y a lieu de croire que ce dérangement se sera porté dans les autres humeurs et par conséquent, que ces mêmes humeurs devenues épaisses et peu fluides se seront engorgées dans leurs couloirs, et auront formé des obstructions dans différentes parties.

Ne doit-on pas appréhender que cet acide répandu dans le sang qui a d'abord attaqué l'humeur lymphatique qui se sépare par les glandes du col, ne se soit emmêlé avec l'humeur qui se filtre par les glandes du poumon puisqu'elles sont toutes deux d'un caractère peu différent. La toux qui est survenue est une preuve presque incontestable de l'engorgement des glandes du poumon. J'avoue que les toux causées par l'embarras de ces glandes sont suivies pour l'ordinaire de crachats de différentes couleurs et de différents caractères, mais il arrive souvent que ces toux soient sèches lorsque l'humeur embarrassée dans les glandes s'y est endurcie : car, pour lors, il ne tombe dans les vésicules du poumon qu'une sérosité claire et salée à travers de laquelle l'air chassé avec violence par l'effort de la toux passe trop facilement pour pouvoir l'emporter.

Enfin, il est certain que les liqueurs qui devraient se séparer par différentes glandes ne peuvent rester dans la masse du sang sans la fondre et la rendre d'une salure infinie dont s'ensuivent nécessairement la fièvre, la maigreur, le dévoiement, les insomnies, le dégoût et les autres accidents ordinaires des maladies. Sur ces principes, il paraît d'abord qu'on ne peut se proposer d'autres vues pour guérir sa majesté que d'attaquer la cause de sa maladie en détruisant les obstructions ; mais si l'on fait réflexion qu'on ne peut emporter ces obstructions que par des remèdes fondants et que nous avons dit que le temps considérable qu'il y a que ces embarras ont commencé a dû exciter une fonte, et une salure très grande, que nous avons établi la cause de la fièvre, de la maigreur, du dévoiement etc. si l'on se ressouvient que ces accidents sont beaucoup plus pressants que la cause de la maladie et qu'ils augmenteront nécessairement par l'usage des remèdes fondants, on tombera aisément dans mon sentiment qui est d'abandonner pour quelque temps la cause de la maladie pour s'attacher aux symptômes. C'est pourquoi toutes mes vues se borneront à donner au sang plus de consistance, à embarrasser les parties salines qui y sont en grand nombre et trop débarrassées, et à rétablir les digestions avant de songer à débarrasser les glandes.

Pour remplir ces indications le lait est le plus grand remède qu'on puisse proposer mais comme il y a lieu de craindre qu'il ne se caillât, le dévoiement et les redoublements de fièvre donnant lieu de craindre que l'estomac ne soit rempli de matières aigres je serais d'avis que sa majesté commençât à entrer dans le régime et les remèdes suivants pour adoucir la masse de son sang et disposer son estomac à recevoir le lait.

Pour cet effet, je serais d'avis que S. M. prit deux fois par jour une prise de poudre absorbante composée avec l'antihectique de Poterius<sup>65</sup>, le corail, le sang de dragon<sup>66</sup>, le cachou<sup>67</sup> de chacun demie once, écorce de grenade<sup>68</sup> trois gros<sup>69</sup>. Chaque prise serait du poids d'un demi-gros et on y laisserait tomber six gouttes du baume de Copahyene<sup>70</sup>, supposé néanmoins que la fièvre ne soit pas trop forte. Si S. M. aimait mieux avaler ces poudres en bol on les incorporerait avec quelque sirop. On ferait prendre immédiatement par-dessus ce remède un bouillon dans lequel on aurait mêlé quelques cuillères de crème de riz ou d'orge faite de la manière suivante.

S.M. se nourrira uniquement ou de potages dans lesquels on mêlera toujours de la crème d'orge ou de riz, ou de la panade suivante ou de la préparation de riz marquée ci-dessous dont on remarque de très heureux effets et dont je recommande surtout l'usage. Les bouillons seront faits avec des cœurs de veau, la volaille et le bœuf. La tisane sera faite avec demi-once de racine de squine<sup>71</sup> bouillie dans 3 chopines d'eau réduites à pinte supposé néanmoins que la fièvre ne soit pas forte. En ce cas je conseillerais une simple infusion de feuilles de roses de Provins<sup>72</sup> faite comme du thé ou le decoctum album de Sydenham<sup>73</sup>.

On appliquera sur l'estomac et sur le ventre un emplâtre styptique de Crollius<sup>74</sup> qui puisse couvrir tout le ventre. Les parties qui s'exhalent continuellement de cet emplâtre par la chaleur de la peau et qui ne se mêlent dans la masse du sang, lui donnent plus de consistance et brident les parties salines. On donnera outre cela tous les soirs à SM une potion narcotique faite avec l'eau de tussilage<sup>75</sup>, l'antihectique de Poterius et le sirop de diacode<sup>76</sup>.

*Crème d'orge.* Prenez une suffisante quantité d'orge, faites le revenir dans de l'eau, ensuite faites le bouillir à petit feu dans une autre eau jusqu'à ce que l'orge soit bien crevé, qu'il paraisse des bulles blanches assez épaisses, pour lors vous le passerez à travers un tamis en ne le pressant que très légèrement avec le dos d'une cuillère. Vous laisserez tomber le tout dans un plat où cela se doit prendre comme une gelée. On le garde dans un lieu frais et on en prend quelques

---

<sup>65</sup> Originaire d'Angers, Pierre Potier ou de la Poterie (1587-1640) s'était établi à Bologne. L'antihectique est un oxyde d'antimoine et d'étain. Il le décrit dans son ouvrage paru en 1622 : *Pharmacopoea spagirica*. Tous les ouvrages de pharmacopée du XVIIe et du XVIIIe siècle en indiquent la composition et l'usage. On le donnait contre le scorbut, la phtisie, le dessèchement dû aux fièvres.

<sup>66</sup> Résine rougeâtre obtenue à partir de diverses espèces végétales aux vertus astringentes.

<sup>67</sup> Le cachou était donné pour ses vertus astringentes, pour raffermir l'estomac et les intestins, notamment en cas de diarrhées.

<sup>68</sup> L'écorce de grenade est utilisée comme un astringent assez puissant.

<sup>69</sup> L'once et le gros sont des unités de mesure.

<sup>70</sup> Le copayer est un arbre originaire du Brésil et de la Colombie. On pratique une incision dans son écorce pour en tirer une espèce de térébenthine, qui peut être utilisée en distillation pour obtenir le baume de Copaiaba ou Copahu. Il servait entre autres contre la toux, pour dégager les bronches et dans le cas des phtisies.

<sup>71</sup> « Squine, Esquine, ou China. s.f. Plante qui croît à la Chine & aux Indes Orientales. Sa racine devient grosse comme le poignet d'un enfant. Elle est rougeâtre en dehors, & de couleur de chair au dedans. Elle est chaude, dessicative, propre surtout à purifier le sang. On l'emploie avec succès dans un grand nombre de maladies », *Dictionnaire de l'académie française*, 1762, p. 761.

<sup>72</sup> Rose rouge particulièrement cultivée près de la ville de Provins, aux vertus toniques et astringentes.

<sup>73</sup> Thomas Sydenham (1624-1689), médecin anglais. Sa célèbre décoction blanche est réalisée avec de la mie de pain blanc, de la corne de cerf et du sucre. Prescrite dans les diarrhées chroniques.

<sup>74</sup> Oswald Crollius (1560-1609), médecin à l'Université de Marbourg, alchimiste. Son emplâtre était réalisé avec de la pierre d'aimant, du corail, de la nacre de perle et plus de trente autres ingrédients. Vertus astringentes.

<sup>75</sup> Le tussilage aussi appelée pas d'âne, est une plante de type vivace connue pour apaiser et guérir les infections des voies respiratoires.

<sup>76</sup> Fait avec du pavot.

cuillerées pour mêler dans le bouillon ou cela se fond sur le champ. La crème de riz se fait de même.

*Panade.* Prenez deux onces de mie de pain bien émietée, mettez la dans un pot de terre avec une pinte d'eau, une pincée de sel, un peu de cannelle et de muscade râpée, faites bouillir le tout à petit feu jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de panade, ajoutez-y une cuillerée de sucre et un jaune d'œuf. Brouillez bien le tout et le remettez sur le feu jusqu'à ce que le jaune d'œuf sort cuit prenant bien garde qu'il ne durcisse. On peut en manger deux fois par jour.

*Préparation de Riz.* Prenez deux onces de riz battu, faites le cuire dans de l'eau jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de bouillie un peu claire. Pour lors vous passerez l'eau toute seule à travers un linge et vous passerez d'un autre côté le ris à travers une étamine avec une légère [illisible]. Prenez une douzaine d'amandes amères ; pilez-les dans un mortier de marbre avec un pilon de bois en y versant peu à peu l'eau qui aura été passée. Lorsqu'elles seront bien broyées on y mêlera le riz qui aura été passé. On remuera bien le tout et on le fera cuire jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de bouillie. Si S.M. ne haïssait pas le safran, on pourrait y en mêler quelques grains lorsqu'on le mettra sur le feu pour la seconde fois et ensuite on repassera le tout. Si au contraire ce goût était désagréable on l'ôtera. On ajoutera au riz lorsqu'on est prêt de le donner quelques cuillères d'eau de fleurs d'oranger et un peu de sucre candi en poudre.

Je souhaite que l'obscurité que je trouve dans le détail ait pu me faire attribuer à l'embarras des glandes du poumon un désordre qui ne vint que du développement de quelques matières crues contenues dans les premières voies. Pour lors la toux ne serait marquée que dans le temps des redoublements. Les redoublements seraient caractérisés par bâillements, frissons, sueurs etc... et les purgatifs mêlés de fébrifuges rétabliraient bientôt cette santé si précieuse à toute l'Europe. Je prie les personnes auxquelles on a adressé cette consultation de vouloir bien la donner d'abord à M. Burlet<sup>77</sup> dont les lumières sont supérieures, en l'assurant que je me soumetts avec plaisir à toutes ses décisions et que personne au monde n'est plus reconnaissant des bontés qu'il m'a toujours marquées.

Signé J. Helvétius

Donné à Paris ce 30 janvier 1714

Pendant qu'Helvétius étudiait le dossier de la reine à Paris, c'est le roi lui-même qui, à Madrid, lui annonce, le 22 janvier, qu'elle doit désormais penser à ses fins dernières<sup>78</sup>. La scène est rapportée par l'ambassadeur de Savoie qui décrit le saisissement de la reine, qui ne se savait pas à l'extrémité. Sur ces derniers instants, Mme des Ursins témoignera ainsi à la princesse de Condé : « Jamais on n'a montré tant d'élévation d'âme, ni tant de résignation aux ordres divins, pas la moindre impatience dans ses souffrances presque continuelles et toujours avec la même douceur qu'elle avait accoutumé d'avoir<sup>79</sup> ». Le 3 février, la reine se confesse non pas à son confesseur ordinaire (le P. Rubio s.j.) mais à un religieux qui ne l'a jamais entendue. Il s'agit du P. Blanco dominicain<sup>80</sup>.

---

<sup>77</sup> Claude Burlet, premier médecin du roi.

<sup>78</sup> AN, B<sup>7</sup> 21, fol. 115, 22 janvier 1714, Partyet à Pontchartrain.

<sup>79</sup> Archives de Chantilly, T.IV, fol. 1, Mme des Ursins à la princesse de Condé, Madrid, 20 février 1714, dans M. CERMAKIAN, *op. cit.*, p. 491.

<sup>80</sup> AN, B<sup>7</sup> 21, fol. 153 v<sup>o</sup>, Partyet à Pontchartrain, 3 février 1714. Le 12 mars 1714, Partyet précise à Pontchartrain, qui sans doute lui en demandait l'explication, que la reine a changé de confesseur sur les conseils de Robinet, car c'est l'usage en Espagne pour la dernière confession (AN, B<sup>7</sup> 22, fol. 1 v<sup>o</sup>).

Helvétius, de son côté, fait la route de concert avec le fils d'Orry et arrive, le 11 février, à Madrid. Accueilli à 10 lieues de la ville par le financier, il est conduit chez Madame des Ursins qui le présente au roi<sup>81</sup>. Helvétius ausculte la reine, trouve une hydropisie de la poitrine avec un abcès, et, en palpant le ventre, constate un lobe de foie dur et douloureux. Il note l'altération des poumons. On lui donne de l'opium trois fois par jour « pour calmer la violence de ses étouffements et oppressions et pour luy concilier le sommeil<sup>82</sup> ». La reine voit alors le notaire royal, fait venir ses enfants pour les bénir une dernière fois. Puis se prépare à une ultime confession le 12 février.

Le 14 février, le P. Robinet, confesseur du roi, reste auprès de Philippe V pour l'assister au moment de la mort de la reine. « La toux et l'oppression redoublèrent fortement pendant la nuit du 13 au 14 février. Les crachats cessèrent de se détacher malgré le fréquent usage des cordiaux et des potions bechiques ; et ce fut ainsy que finit la vie glorieuse de Sa Majesté<sup>83</sup> ». Partyet nous rapporte encore que le cardinal Giudice aurait voulu qu'elle ait une exhortation sur la mort au moment de la réception du Saint Viatique mais le jésuite empêche ce « funeste discours », disant à Giudice qu'il se mêle de politique et qu'il lui laisse les questions théologiques<sup>84</sup>. Le même jour, à 9 heures du matin, Marie-Louise s'éteint tandis que Philippe gagne le palais de Medina-Celi, bientôt suivi de la princesse et des Infants. Nicolas Partyet écrit que, le 18, le corps de la reine est transporté à l'Escurial. Le peuple se serait montré mécontent de la pompe funèbre disant que l'on n'avait jamais vu tant de pauvreté<sup>85</sup>.

Helvétius fut chargé d'étudier rétrospectivement les ordonnances de Claude Burlet contre qui une cabale s'était montée. Il est probable que madame des Ursins ait souhaité lui substituer Saturnin Langlade, son médecin, qui fut aussi celui de la reine. En janvier, Partyet avait été témoin d'une querelle entre Burlet et la princesse. Celle-ci se serait plainte de l'incapacité des médecins et de ce que l'on ait envoyé quérir Helvétius sans l'en avertir. Ce à quoi Burlet aurait répondu que le roi n'y avait pas eu part et que l'idée venait d'Orry. Burlet se défendit aussi en rappelant qu'il avait fait ses preuves avec Fagon et mérité d'être médecin d'un chancelier de France et d'un premier président de Parlement. Cette conversation aurait eu lieu devant le roi qui ne l'aurait pas arrêtée. Burlet est alors au mieux à la cour et avec les Espagnols<sup>86</sup>, alors même que Mme des Ursins et Jean Orry sont l'objet de nombreuses critiques.

Helvétius, dans une lettre adressée au marquis de Torcy, insiste sur les bonnes pratiques de « messieurs les premiers médecins » et sur leur collaboration étroite. Rétrospectivement, il confirme sa première analyse parisienne. « Plut à Dieu que je me fusse trompé dans mon diagnostic (*sic*), mais il n'était que trop bien fondé<sup>87</sup> ». Le 15 février, il pratique une autopsie qui donne lieu à un long mémoire sous forme de questions-réponses<sup>88</sup>. Elle révèle un décharnement du corps de la reine tel qu'il surprend même les médecins. Au bas ventre, les organes semblent sains à l'exception du foie, « d'un volume un peu plus grand qu'il ne doit être naturellement et de couleur blanchâtre comme un foye gras ». Le médecin n'est pas étonné de constater l'état atrophié, durci et cireux des poumons, avec des abcès purulents qui justifient « le pronostic qu'on avait fait de la mort inévitable de la reine ». Par contre, il assure plus d'une fois que « les maux de la Reyne ont été purement personnels, qu'ils n'ont jamais été d'un caractère à se communiquer, et qu'ils ne peuvent être héréditaires en tous ny en partie » ; il développe longuement ce point en vue de rassurer les ministres inquiets d'éventuelles conséquences pour la santé du roi ou du nouveau-né. On comprend que les questions auxquelles le médecin répond visent toutes à assurer le caractère non héréditaire et non contagieux de la maladie.

Le travail de Burlet fut donc approuvé et il conserva sa charge. Cependant, son sursis est bref car il fut remplacé en 1717<sup>89</sup>, sans doute suite à des propos imprudents sur la manière dont la seconde épouse du roi, Elisabeth Farnèse,

---

<sup>81</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 137.

<sup>82</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 165 v°, Helvétius à Torcy, 24 février 1714.

<sup>83</sup> *Ibid.*, fol. 166 v°.

<sup>84</sup> AN, B<sup>7</sup> 21, fol. 214, Partyet à Pontchartrain, 19 février 1714.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> AN, B<sup>7</sup> 21, fol. 115, 22 janvier 1714 et fol. 153 v°, Partyet à Pontchartrain, 3 février 1714. AECF, Esp., t. 229, fol. 34, Brancas à Torcy, 12 mars 1714.

<sup>87</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 149, Helvétius à Torcy, Madrid, 16 février 1714.

<sup>88</sup> AECF, Esp., t. 228, fol. 164-168 v°, autopsie de reine, Madrid, 24 février 1714. L'autopsie fut réalisée le 15.

<sup>89</sup> De retour en France, il est docteur régent en médecine de la Faculté de Paris, médecin des fils et filles de France à Versailles et continue à recevoir des gratifications de la part du roi d'Espagne.



traitait les Infants du premier lit. On le remplaça par Jean Higgins, Irlandais naturalisé Français et, surtout, on fit venir à Madrid José Cervi, fidèle ami de la famille Farnèse, autant conseiller que médecin, et qui resta au côté du roi jusqu'à son décès.